L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE, 30 AOUT 1891.

LA "MARSEILLAISE".

C'était au cœur de l'été, en plein mois de juillet 1792.

Deux cent mille étrangers envahissaient la France au Nord et à l'Est. Vétérans rompus à la discipline, aguerris par vingt batailles, ils marchaient, sûrs de la victoire présente par la confiance que donnent les victoires passées. Pour leur résister, c'est à peine si nos armées comptaient cent mille hommes, mal armés, mal vêtus, mal nourris, désaffectés sur une frontière immense, sans confiance en eux-mêmes et dans leurs chefs, toujours battus jusque-là dans les escarmouches d'avant-poste qu'ils avaient livrées; de ceux, en un mot, que le duc de Brunswick appelait si dédaigneusement des "*sans-culottes*" et des "*fait-foutre*".

Devant l'imminente du péril, le président de l'Assemblée législative venait, le 14 juillet, de prononcer au milieu d'un silence imposant et d'une émotion profonde la formule solennelle: "*Citoyens! la patrie est en danger!*"

A ce cri suprême, la France entière avait répondu. Dans toutes les grandes villes des coups de canon tirés de moment en moment, annonçaient la crise. Toutes les municipalités, tous les conseils de districts et de départements s'étaient déclarés en permanence et siégeaient sans interruption comme la grande Assemblée nationale. Des amphithéâtres étaient élevés au milieu des places publiques, et les officiers municipaux y recevaient, sur une table supportée par des tambours, les noms de ceux qui venaient s'enrôler volontairement. Le patriotisme gonflait si généreusement tous les cœurs qu'en un jour ces enrôlements s'élevèrent jusqu'à quinze mille.

Depuis vingt jours, la petite place forte de V....., en Lorraine, résistait victorieusement aux attaques furieuses des troupes d'avant-garde autrichienne, commandée par le général Clerfeyt.

Dans le pays, et à Paris même, quand on apprit le siège de V..... bloqué par plus de quinze mille hommes, on fit une croix sur la carte où se limait son nom. Peu ou point de matériel de siège, une artillerie en mauvais état, des fortifications délabrées, la lutte n'était pas possible. Aussi la tristesse se changeait-elle en stupéfaction quand on sut de jour en jour la prolongation du siège et la résistance opiniâtre de la cité sacrifiée. Puis, soudain, une nouvelle se répandait qui semblait tout éclaircir, et rendre naturel cet effort inattendu: "Villefroy est dans la ville!"

Le général Villefroy était sans contredit un des officiers les plus populaires des armées de la République. Ami d'enfance de Rochambeau et de Lafayette, il les avait accompagnés en Amérique et avait mis comme eux son épée au service de la jeune République. Il avait partagé leurs périls, leurs exploits et leur gloire. De retour en France, il partagea la popularité et le prestige qui rattachaient à leurs noms.

Grand, à la fois vigoureux et élégant, l'œil loyal et pur comme la conscience, le visage ou pas basané par le soleil du ou Nouveau-Monde qui l'avait vu si souvent vaincre, l'esprit net et précis, sans exclure une certaine mélancolie touchante résultat des longues heures passées à contempler cette nature étrange et grandiose devant laquelle il avait tant rêvé.

Villefroy, de retour à Paris, conquit tout le monde, les hommes et les femmes, les Feuillants et les Jacobins.

"Ce que c'est que l'habitude de la victoire!" disaient en lui serrant la main jusqu'à ses rivaux, séduits comme autres par ce mélange de charme et de force, de douceur et de bravoure.

Aussi, quand il quitta Paris avec Lafayette, pour aller prendre le commandement à l'armée du Nord, n'y eut-il bonne part ni les hommes, et surtout ni les femmes, qui ne le crût appelé à hautes destinées.

Pas fois à l'armée, il ne tarda pas à gagner raison à toutes ces prédictions. Vainqueur à Marchiennes, Lockner rallia bientôt ce séducteur qui ajouta vite au concours de toutes celles qu'il avait déjà faites. Les soldats ne furent pas longs à suivre l'exemple de leur général, et en mois après sa prise de commandement, il avait su leur inspirer tant de confiance que jamais le moindre de ces symptômes d'indiscipline, si fréquents alors parmi les troupes, ne se manifesta dans son corps.

Personne dans le rang, quelle que fût sa place ou son grade, en voyant Villefroy partager les fatigues et les aubaines, les dangers et les bonnes chances du soldat, ne s'avisait de discuter un de ses ordres: et tous, aux jours de bataille, n'avaient qu'un désir en le voyant, au milieu d'eux braver la mitraille, aussi calme que le soir du bivouac, alors qu'ils écoutaient chanter leurs chansons naïves: vaincre ou mourir pour ou avec lui!

Dans la petite ville de V....., où il s'était fort avec six mille hommes, Villefroy faisait véritablement des prodiges. L'indécence qu'il exigeait sur ses soldats était telle qu'ils ne semblaient pas sentir la fatigue. De jour en de nuit, il multipliait les sorties, harcelant l'ennemi, l'inquiétant sans cesse, faisant irruption sur ses ouvrages au moment précis où après avoir repoussé une attaque, il se croyait délivré et moins pour quelques heures de ces démons qui, à peine la retraite sonnée d'un côté, se débouchaient soudain comme un torrent par une autre porte.

Au bout de douze jours de lutte, le général autrichien, qui avait perdu le cinquième de son effectif, voulut lever le siège, où n'était chaque jour l'assiégé qui lui livrait avant le jour du quartier général, lui rappelant toute l'importance stratégique de la position attaquée, lui empêche.

Pour l'aider dans la tâche difficile qu'il avait entreprise, le général Villefroy avait mis la main sur un remarquable instrument.

Cet instrument n'était autre que le commandant de la petite place de V....., le chef de bataillon Sauvageol.

Et les remparts de V..... étaient en mauvais état, si son artillerie était insuffisante, la faute ne pouvait en être imputée à Sauvageol: vingt rapports de ses agents avaient en Amérique et avait mis comme eux son épée au service de la jeune République. Il avait partagé leurs périls, leurs exploits et leur gloire. De retour en France, il partagea la popularité et le prestige qui rattachaient à leurs noms.

Grand, à la fois vigoureux et élégant, l'œil loyal et pur comme la conscience, le visage un peu basané par le soleil du ou Nouveau-Monde qui l'avait vu si souvent vaincre, l'esprit net et précis, sans exclure une certaine mélancolie touchante résultat des longues heures passées à contempler cette nature étrange et grandiose devant laquelle il avait tant rêvé.

Villefroy, de retour à Paris, conquit tout le monde, les hommes et les femmes, les Feuillants et les Jacobins.

"Ce que c'est que l'habitude de la victoire!" disaient en lui serrant la main jusqu'à ses rivaux, séduits comme autres par ce mélange de charme et de force, de douceur et de bravoure.

Aussi, quand il quitta Paris avec Lafayette, pour aller prendre ou commander à l'armée du Nord, n'y eut-il bonne part ni les hommes, et surtout ni les femmes, qui ne le crût appelé à hautes destinées.

Pas fois à l'armée, il ne tarda pas à gagner raison à toutes ces prédictions. Vainqueur à Marchiennes, Lockner rallia bientôt ce séducteur qui ajouta vite au concours de toutes celles qu'il avait déjà faites. Les soldats ne furent pas longs à suivre l'exemple de leur général, et en mois après sa prise de commandement, il avait su leur inspirer tant de confiance que jamais le moindre de ces symptômes d'indiscipline, si fréquents alors parmi les troupes, ne se manifesta dans son corps.

Personne dans le rang, quelle que fût sa place ou son grade, en voyant Villefroy partager les fatigues et les aubaines, les dangers et les bonnes chances du soldat, ne s'avisait de discuter un de ses ordres: et tous, aux jours de bataille, n'avaient qu'un désir en le voyant, au milieu d'eux braver la mitraille, aussi calme que le soir du bivouac, alors qu'ils écoutaient chanter leurs chansons naïves: vaincre ou mourir pour ou avec lui!

Dans la petite ville de V....., où il s'était fort avec six mille hommes, Villefroy faisait véritablement des prodiges. L'indécence qu'il exigeait sur ses soldats était telle qu'ils ne semblaient pas sentir la fatigue. De jour en de nuit, il multipliait les sorties, harcelant l'ennemi, l'inquiétant sans cesse, faisant irruption sur ses ouvrages au moment précis où après avoir repoussé une attaque, il se croyait délivré et moins pour quelques heures de ces démons qui, à peine la retraite sonnée d'un côté, se débouchaient soudain comme un torrent par une autre porte.

Au bout de douze jours de lutte, le général